



## La Section clinique de Nantes 2024-2025 :

### *Comment s'orienter dans les dires du sujet*

### Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits*, Seuil, 1966.

Septième séance, le 24 avril 2025, pages 518 à 523.

### ***Le désir d'autre chose de la métonymie et les voies « perverses » du désir***

#### **Bernard Porcheret**

Jusque-là, Lacan a procédé à la relecture de la découverte freudienne à partir de la structure de la parole et du langage en psychanalyse<sup>1</sup>, ce dont témoigne son rapport au congrès de Rome en septembre 1953. Ce rapport intervient dans le contexte de la Scission de 1953 au sein de la Société Psychanalytique de Paris, représentant l'IPA en France.<sup>2</sup> Cette scission se produit autour de désaccords profonds quant à la création en son sein d'un Institut de formation des psychanalystes. Elle débouche sur la création de la Société Française de Psychanalyse.

Avec « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », en mai 1957, Lacan va au-delà. À côté de la parole, il introduit la dimension de la lettre, dimension matérielle du signifiant. Appuyé sur l'œuvre du linguiste Jakobson, il rappelle que « l'inconscient n'est pas le primordial, ni l'instinctuel, et que d'élémentaire il ne connaît que les éléments du signifiant. »<sup>3</sup> L'axe métonymique, figurable sur un axe horizontal, supporte le sens, le sens qui comme tel fuit. Le signifiant, articulé dans la chaîne métonymique, n'installe pas la signification, mais le manque à être. Il supporte donc le désir que Lacan dit indestructible. Sur l'axe métaphorique, vertical, il y a la création d'une signification, point de fixation. La dimension métonymique est première et nécessaire pour que s'effectue la fonction poétique du langage.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Seuil 1966.

<sup>2</sup> Miller J. A., *La scission de 1953*, Bibliothèque d'Ornicar ?, 1976.

<sup>3</sup> « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », *op. cit.*, p. 522.

<sup>4</sup> Voir « La fonction poétique du langage », cours de Bernard Porcheret, janvier 2025, sur le site de la SCN.

## « La fonction du sujet ainsi introduite<sup>5</sup> »

Le texte de Lacan est très dense et nécessite d'être déchiffré ligne à ligne. Commençons par la phrase de la page 518 : « Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur étonnante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat ; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : Kern unseres Wesen veut dire *noyau de notre être* ». <sup>6</sup>

Dans les termes du Rapport de Rome, quelques années plus tôt, Lacan qualifiait de *parole vraie* cet effet de franchissement de l'axe imaginaire  $a - a'$ . Cet axe s'oppose à l'accession du sujet S, S plein, non barré, au lieu de sa détermination signifiante A sur l'axe symbolique. Ceci fait référence au premier schéma  $\mathcal{L}$ . <sup>7</sup>

Dans « L'instance de la lettre... », c'est très différent. Lacan indique qu'il faut s'arrêter à « la fonction du sujet ainsi introduite »<sup>8</sup>, c'est-à-dire comme effet de la chaîne signifiante, laquelle supporte le manque à être. Le terme *immédiat* est à souligner. Les effets de vérité, ponctuels, surgissent dans l'analyse dans une chaîne signifiante actuelle, qui se déploie dans les associations libres. « Nulle réalité plus consistante que l'immédiat » indique que ces effets de vérité surgissent comme produits par la chaîne signifiante qui insiste, donc par surprise, au gré des équivoques. Ils ne surgissent pas d'un sujet plein, qui recèlerait enfouies comme dans une nasse des vérités cachées, mais d'un nouveau statut du sujet : vide.

La névrose est une question : l'être la pose pour le sujet « De là où il était avant que le sujet vienne au monde (...) Il s'agit de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être ». L'être pose sa question pour le sujet, à la place du sujet, il la pose avec le sujet. Il pose le problème comme on pose le problème avec une plume. Le terme *plume* renvoie à la dimension de la lettre : il s'agit d'une lecture.

En effet, le désir qui est lié au manque-à-être, court sous la chaîne signifiante et reste énigmatique. « Sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails — éternellement tendus vers le désir d'autre chose — de la métonymie. »<sup>9</sup>

Les pages que nous avons à lire sont très condensées lorsqu'il fait référence à la clinique freudienne. Lacan fait largement recours aux textes freudiens, mais il s'appuie sur le *Séminaire IV La relation d'objet*<sup>10</sup> qu'il vient de dérouler, où il introduit la béance d'un point de vue théorique. Le sujet comme effet de la chaîne signifiante est vide, un trou qui ne peut être comblé, sans épaisseur psychologique. Il s'agit du sujet comme fonction, comme outil, comme vide.

Remarquons que la relecture que Lacan fait de Freud est polarisée par cette redéfinition du sujet comme pur effet du signifiant. Or, les textes de Freud auxquels il fait référence indiquent

---

<sup>5</sup> « L'instance... », *op.cit.*, p. 516.

<sup>6</sup> *op.cit.*, p. 518.

<sup>7</sup> Lacan J., « Le séminaire sur la lettre volée », *Écrits*, Seuil, p. 53.

<sup>8</sup> « L'instance... », *op.cit.*, p. 516.

<sup>9</sup> *op. cit.*, p. 518.

<sup>10</sup> Lacan J., *Le séminaire*, Livre IV, *La relation d'objet* (1956-1957), Seuil, 1994, texte établi par Jacques-Alain Miller.

que le travail de l'inconscient et le déploiement des associations libres dans l'analyse ne vont pas sans transfert de libido.

### **Le symptôme au sens analytique, comme métaphore**

Page 518, Lacan écrit ceci : « *Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant - la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.* »

Le signifiant énigmatique du trauma sexuel est le produit du mécanisme à double détente de la métaphore, qui comporte deux temps : d'abord la substitution d'un signifiant à un autre signifiant, puis la création d'une signification nouvelle. Une étincelle créatrice fixe dans un symptôme la signification refoulée. Le signifiant s'incarne dans le corps, c'est le cas de la conversion hystérique ; ou bien le signifiant parasite une fonction, lorsque par exemple la fonction alimentaire est subvertie par une signification sexuelle refusée. Cette signification reste inaccessible au sujet conscient.

Référons-nous à Freud : dans son *Esquisse d'une psychopathologie scientifique*<sup>11</sup>, il expose une première formalisation logique du processus de formation du symptôme. Il se sert, (à l'instar d'Aristote) de lettres majuscules pour désigner les représentations en jeu. Il pose alors ceci :

- Avant l'analyse une représentation A d'intensité excessive surgissant trop souvent dans le conscient, provoque à chaque fois des larmes. Le sujet ignore pourquoi A l'oblige à pleurer et considère cette réaction comme absurde, sans toutefois pouvoir l'empêcher.
- L'analyse permet de concevoir qu'il existe une représentation B préalable, responsable à juste titre d'une affectation. Or, la reproduction de cet événement dans le souvenir s'accomplit selon une configuration où A se substitue à B, à titre de symbole. B est refoulé. Le symbole A, en tant que « circonstance annexe », éveillé de façon contingente, s'est « complètement substitué à la chose », écrit Freud.
- Il ajoute que non seulement A se substitue à B, mais en même temps une quantité d'investissement propre à B lui est retirée pour investir A.
- Donc, il n'est pas question seulement de « représentation », c'est-à-dire du signifiant, mais d'un facteur quantitatif retiré à B et ajouté à A par un processus de *déplacement*. La substitution métaphorique de la représentation s'accompagne, d'après Freud, du déplacement du facteur quantitatif, déplacement métonymique.

Freud présente alors le cas d'Emma<sup>12</sup> : À l'âge adulte, Emma ne peut entrer seule dans une boutique de peur qu'un vendeur ne se moque de ses vêtements. Elle lui attribue une cause : à treize ans, elle était entrée dans un magasin, et avait été surprise par le rire narquois de deux commis qui s'étaient moqués de son habillement. Puis l'analyse va révéler une autre

---

<sup>11</sup> Freud S. « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, dans le chapitre 2 intitulé « psychopathologie », Puf, 1979.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 364-365.

cause, survenue avant l'événement conscient du rire moqueur : à l'âge de huit ans, elle était entrée à deux reprises dans la boutique d'un épicier pour y acheter des friandises et le marchand avait porté à travers l'étoffe de sa robe la main sur ses organes génitaux. Le travail associatif va lier le rire des deux vendeurs au « sourire grimaçant » dont le marchand avait accompagné son geste. Le rire est le point commun qui relie les deux scènes. Le travail associatif entraîne une levée du voile sur ce souvenir refoulé. Et en même temps, il souligne que c'est dans un second temps que le traumatisme s'active, après la compréhension nouvelle des faits que selon Freud la puberté permet. L'intensité excessive de l'émoi sexuel confronte Emma avec l'angoisse, à laquelle répond la mise en place du symptôme phobique. Le rire des deux commis révèle la force traumatique et obscène du rire grimaçant du premier marchand. On voit donc que la substitution métaphorique de la représentation s'accompagne, d'après Freud, du déplacement métonymique du facteur quantitatif.

### **Le désir d'autre chose de la métonymie**

« Et les énigmes que propose le désir à toute philosophie naturelle, sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le *plaisir de savoir* et celui de *dominer avec la jouissance*, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct : dès lors que l'individu est traversé par le langage, il n'y a plus d'instinct qu'à sa prise dans les rails du signifiant — éternellement tendus vers *le désir d'autre chose* — de la métonymie ». L'insistance du déroulement métonymique produit du manque à être, et fait désirer un plus d'être.

### **La fixation « perverse » du désir**

« Nul autre moyen de concevoir l'indestructibilité du désir inconscient (...) C'est dans une mémoire [de type informatique] que gît cette chaîne qui insiste à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort ». *Désir mort* veut dire désir pur, désir dans la tragédie s'il ne trouve pas de point d'arrêt.

Cette recherche d'un plus d'être, ce désir d'autre chose de la métonymie va se produire avec l'émergence d'une signification par la métaphore, point de fixation sur la chaîne métonymique : « D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statue ».

### **Une redéfinition du sujet**

« L'instance de la lettre », écrit entre le 14 et 26 mai 1957, est contemporain du Séminaire IV sur la relation d'objet<sup>13</sup> qui se déroule du 21 novembre 1956 au 3 juillet 1957. Dans le texte que nous commentons, Lacan traite essentiellement du sujet comme vide, sans épaisseur psychologique et pur effet du signifiant. Mais pour un déchiffrement attentif, et suivre les références auxquelles Lacan a recours, il faut s'appuyer sur ce Séminaire, qui traite du manque d'objet, d'une béance structurale. Le travail de Lacan le conduit à une redéfinition du sujet.

---

<sup>13</sup> *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, op. cit.*

Dans l'instance de la lettre, Lacan laisse le signifiant phallus de côté ; il le reprendra dans son écrit suivant « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». <sup>14</sup>

Dans ce séminaire très clinique, Lacan oppose deux modes de réponse à l'angoisse de castration suscitée par la découverte de la castration maternelle : la phobie côté névrose, le fétiche côté perversion. Le névrosé répond à l'angoisse par le signifiant là où le pervers répond au niveau imaginaire.

Pour le névrosé le désir est problématique : désir insatisfait chez l'hystérique, qui en fait reproche à l'Autre, désir vécu comme impossible chez le névrosé obsessionnel, qui ne peut qu'éviter toute réalisation effective en même temps qu'il disqualifie le désir de l'Autre. Désir prévenu d'un danger par l'angoisse chez le phobique. Son symptôme témoigne directement de l'angoisse de castration devant le désir de l'Autre.

Ceci éclaire la phrase suivante de « L'Instance ... » : « C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme... » <sup>15</sup>

### Une dialectique du retour

Pour éclairer ces pages 518 et 519, il faut aborder ce que Lacan nomme *dialectique du retour*, expression écrite en haut de la page 519. Freud fait dériver toute accession à l'objet d'une dialectique du retour.

Lacan indique dans son introduction que dans ses *Trois essais sur la sexualité*, Freud fait dériver toute accession à l'objet d'une dialectique du retour. <sup>16</sup>

Faisons un bref rappel concernant « Les théories sexuelles infantiles », article de Freud en 1908. Les enfants sont des chercheurs — d'où viennent les enfants ? Pour y répondre, ils peuvent s'appuyer sur 3 théories : a) Attribuer à tous les êtres humains, y compris les êtres féminins, un pénis : le pénis est déjà pour les enfants une zone érogène directrice, c'est l'objet sexuel auto-érotique primordial.<sup>17</sup> b) La théorie cloacale : l'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle. c) Soutenir une conception sadique du coït parental. Et enfin une autre question peut leur venir : quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle « être marié » ? Réponses : uriner l'un devant l'autre, se montrer mutuellement son derrière, mélanger son sang, c'est par un baiser qu'on a un enfant, une couvade (une patiente de Freud), etc... Cette recherche correspond à « *La satisfaction du désir sexuel de savoir* »<sup>18</sup>. Finalement dans son texte « L'organisation génitale infantile » de 1923, Freud précise que « ce qui est important, c'est l'investigation sexuelle infantile ; pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus. » <sup>19</sup>

---

<sup>14</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, op. cit.

<sup>15</sup> « L'instance... », op.cit., p. 518.

<sup>16</sup> « La relation ... », op.cit., p. 15.

<sup>17</sup> Freud, *La vie sexuelle*, Puf, 1969, p. 19.

<sup>18</sup> *Ibid*, p. 27.

<sup>19</sup> *Ibid*, p. 114.

L'objet perdu est donc à retrouver. « Freud insiste sur ceci que toute façon pour l'homme de trouver l'objet est, et n'est jamais que la suite d'une tendance où il s'agit d'un objet perdu, d'un objet à retrouver. »<sup>20</sup>

« La conception freudienne de la relation du sujet à l'objet est très éloignée des conceptions qui précèdent, qui sont fondées sur la notion de l'objet adéquat, attendu d'avance, et coapté à la maturation du sujet (c'est-à-dire corrélatif de ce qui est promu comme la maturation génitale obtenant enfin ce fameux objet idéal). La perspective platonicienne<sup>21</sup> fonde toute appréhension de l'objet sur la reconnaissance, la réminiscence, d'un type en quelque sorte préformé. Elle est séparée, par toute la distance qu'il y a entre l'expérience moderne et l'expérience antique, de la notion donnée dans Kierkegaard sous le registre de la répétition toujours recherchée mais jamais satisfaite.

« De par sa nature la répétition s'oppose à la réminiscence. Elle est comme toujours impossible à assouvir. »<sup>22</sup>

Ceci installe une discordance, une tension foncière, une béance. Cette tension conflictuelle est créée par ce fait fondamental que ce qui est cherché par la tendance est obscur, si bien que ce que la conscience en reconnaît est, d'abord et avant tout, méconnaissance. Il y a autre chose et un au-delà. Cet au-delà est fondamentalement méconnu par le sujet.

### **Le manque d'objet, notion centrale.**

Le manque d'objet n'est pas un négatif, mais le ressort même de la relation du sujet au monde. « Elle est la conséquence du fait que le signifiant est déjà là dans le réel, du signifiant incompris<sup>23</sup> ». Le sujet est amené à se comporter d'une manière essentiellement signifiante. Il faut d'abord poser le symbolique. Mais Lacan précise que le sujet n'est ni isolé, ni indépendant, ce n'est pas lui qui introduit l'ordre symbolique.<sup>24</sup> C'est pourquoi Lacan pose le trio de la mère, de l'enfant et du phallus, le schéma de la triade imaginaire.<sup>25</sup>

Dans son écrit suivant, Lacan introduira un deuxième ternaire, le ternaire symbolique. Il les fera se recouvrir ; ce double ternaire constituera le schéma  $\mathcal{R}$  qui représente les lignes de conditionnement de l'objet.<sup>26</sup>

« Il y a toujours chez la mère, à côté de l'enfant, l'exigence du phallus, que l'enfant symbolise ou réalise plus ou moins. L'enfant, lui, qui a sa relation à sa mère, n'en sait rien. »<sup>27</sup> « Le fait que, pour la mère, l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi le phallus,

---

<sup>20</sup> *Op.cit.*, « *La relation...* », p. 15.

<sup>21</sup> Du latin *reminisci*, « rappeler à son souvenir », dérivé du grec *anamnesis*, « ressouvenir ». Ce terme est central dans la philosophie de Platon. Il désigne le souvenir d'un état antérieur où l'âme possédait une vue directe des Idées. La réminiscence fonde donc le pouvoir de connaissance des hommes, et c'est pourquoi dit-il « apprendre, c'est se ressouvenir ».

<sup>22</sup> « *La relation...* », *op. cit.*, p. 15-16.

<sup>23</sup> *Ibid*, p. 49.

<sup>24</sup> *Ibid*, p. 56.

<sup>25</sup> *Ibid*, p. 29.

<sup>26</sup> « D'une question préliminaire ... », *op. cit.*, p. 552.

<sup>27</sup> « *La relation...* », *op. cit.*, p. 56.

constitue une discordance imaginaire, dont la question se pose de savoir de quelle façon l'enfant mâle, aussi bien que femelle, y est induit, ou introduit. C'est à la portée de l'expérience. »<sup>28</sup>

### **Fétiche et manque d'objet**

Le schéma de la triade imaginaire permet de questionner le fétichisme.<sup>29</sup> Le manque d'objet veut dire que ce qui est aimé dans l'objet, c'est ce dont il manque, on ne donne que ce qu'on n'a pas. C'est le schéma fondamental de tout échange symbolique, la permanence du caractère constituant d'un au-delà de l'objet<sup>30</sup>.

Le fétiche représente le phallus en tant qu'absent, le phallus symbolique.<sup>31</sup> Ce phallus, la femme ne l'a pas, symboliquement. Mais n'avoir pas le phallus symboliquement, c'est en participer à titre d'absence, c'est donc l'avoir en quelque sorte. Le phallus est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme. Il y a pour l'homme, au-delà d'elle, ce phallus qu'elle n'a pas, c'est-à-dire le phallus symbolique, qui existe là en tant qu'absence.

Dans l'acte de l'amour, c'est la femme qui reçoit réellement. Elle doit donner en échange de ce qu'elle reçoit du phallus symbolique.

Le voile, le rideau est ce qui permet le mieux d'imaginer la situation fondamentale de l'amour. Ce qui est au-delà du voile tend à se réaliser comme image : sur le voile se peint l'absence. « Le rideau, c'est, si l'on peut dire, l'idole de l'absence. »<sup>32</sup>

Il y a le sujet et l'objet, et cet au-delà qui est *rien*, ou encore le phallus en tant qu'il manque à la femme. Dès que se place le rideau, sur lui peut se peindre quelque chose qui dit *l'objet est au-delà*. L'objet est valorisé comme illusoire. Illusion soutenue et chérie comme telle. Dans le fétichisme, il faut faire tenir debout cette relation complexe. Il y a création d'un substitut, d'un monument comme Freud l'indique, cité plus haut. Il est le signe d'un triomphe. « Il s'agit de la descente sur le plan imaginaire du rythme ternaire sujet, objet, au-delà, qui est fondamental de la relation symbolique.<sup>33</sup>

Ce qui constitue le fétiche, l'élément symbolique qui fixe le fétiche, et le projette sur le voile, est emprunté à la dimension historique. C'est le moment où l'image s'arrête. Le fétiche est d'une certaine façon image, et image projetée. La remémoration de l'histoire s'arrête et se suspend au moment juste avant.<sup>34</sup>

---

<sup>28</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>29</sup> *Ibid*. (schéma).

<sup>30</sup> *Ibid*, p. 151.

<sup>31</sup> *Ibid*, p. 154.

<sup>32</sup> *Ibid*, p. 155. Voir le schéma p. 156.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 157.

<sup>34</sup> *Ibid*.

## Réminiscence et remémoration

Que veut dire Freud quand il écrit dans la communication préliminaire à l'article *Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques* « C'est de réminiscence surtout que souffre l'hystérique. » ? <sup>35</sup>

Par son symptôme, l'hystérique souffre de « réminiscences ». Ce n'est pas une remémoration, mais son envers. Cette thèse de Freud est solidaire de sa conception du traumatisme, énoncée au même moment : « *Mais en ce qui concerne la relation causale entre le traumatisme psychique motivant et le phénomène hystérique, il faut se garder de croire que le traumatisme agit à la façon d'un agent provocateur qui déclencherait le symptôme. Celui-ci, devenu indépendant, subsisterait ensuite. Mieux vaut dire que le traumatisme psychique et, par suite, son souvenir agit à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif.* » <sup>36</sup>

Le refoulé ne peut en effet pas se frayer un chemin de retour vers le savoir et cela affecte le corps. Le symptôme prend alors une valeur de métaphore en lieu et place de ce qui ne peut se dire. C'est un message à déchiffrer.

Mais en même temps, le symptôme comprend cet autre versant qui est jouissance, point de fixation libidinal.

En février 1954, trois ans avant L'instance de la lettre, Lacan écrit « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud ». Il s'agit d'un commentaire du texte de Freud sur la *Verneinung*, la dénégation, en réponse à l'exposé de Jean Hyppolite. Dans ce texte, Lacan évoque les divers modes d'interférence du symbolique et du réel, que le sujet subisse ou agisse.

Lacan écrivait alors « Le réel n'attend pas, et nommément pas le sujet, puisqu'il n'attend rien de la parole. » <sup>37</sup> Mais qu'advient-il donc de « ce qui n'est pas laissé être dans cette *Behajung*, cette *Behajung* que Freud pose comme le processus primaire où le jugement attributif prend sa racine et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être, ou, pour employer le langage de Heidegger, soit laissé être. » <sup>38</sup>

Lacan situe la remémoration du côté du symbolique, donc du côté du souvenir, et la réminiscence du côté de l'affect, comme relevant de l'imaginaire : « La réminiscence répond aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, quand le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence. » <sup>39</sup>

En effet, si réminiscence il y a eu ou il y aura, c'est bien parce que le réel dont elle témoigne s'est trouvé noué aux deux autres registres. En effet, nous ne situons pas dans la névrose du

---

<sup>35</sup> Freud S., Breuer J., « Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques », *Études sur l'hystérie*, Puf, 1981, Communication préliminaire, p. 5.

<sup>36</sup> *Ibid*, p. 3-4.

<sup>37</sup> *Ibid*, p. 388.

<sup>38</sup> *Ibid*, p. 387-388.

<sup>39</sup> Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392. (Un palimpseste est un parchemin dont on a effacé la première écriture pour écrire un nouveau texte.)

côté de la *Verwerfung* en tant que mécanisme structural de la psychose, avec l'hallucination psychotique. Lacan la thématise dans le Séminaire III Les psychoses, et bien sûr, plus avant dans la « Question préliminaire... ».

Cela m'évoque ce qui sera plus tard exprimé par le terme de *forclusion généralisée*<sup>40</sup> : Jacques-Alain Miller revisite et étend le concept de forclusion : puisqu'il est impossible de civiliser la jouissance, de la résorber toute dans le symbolique, il y a pour le sujet, dans tous les cas et pas seulement dans la psychose, un sans-nom, un indicible. Le symptôme est une façon d'appivoiser, d'appareiller la jouissance rejetée. « Comment, par quelle fonction, ce qui est là toujours rejeté — puisque ce rejet de jouissance se produit dans tous les cas —, ce sans-nom se trouve-t-il appivoisé ? Eh bien, le symptôme est ce qui accomplit cet appivoisement ; en quoi la fonction de père est la fonction de symptôme. »<sup>41</sup>

Ce « support de la réminiscence » ouvre vers une autre dimension : c'est un trou qui est là mis à nu. Ainsi, la réminiscence chez l'hystérique surgit comme écho imaginaire répercutant la part réelle de la marque de jouissance qui n'a pas pu être résorbée dans le symbolique. Freud écrit à propos de Miss Lucy que l'inconscient est « cet état où le sujet sait tout sans le savoir. »<sup>42</sup>

Et Lucy exemplifie ce propos bien plus tardif de Lacan, dans le Séminaire XX Encore<sup>43</sup>, 15 ans plus tard : « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. »<sup>44</sup> Enfin, dans Le Séminaire XXII Le sinthome, 20 ans plus tard, Lacan propose une nouvelle façon de situer la réminiscence. La réminiscence fait signe de la jouissance qui *s'immisce* dans le symptôme : « On se la réminisce. »<sup>45</sup>

Dans un court article, Sophie Gayard<sup>46</sup> se demande si la réminiscence n'est pas le nom freudien de l'itération de la marque première de jouissance. Ce à quoi je souscris. Je la cite : « Les scènes traumatiques que Freud met à jour dans le traitement de Lucy R ne sont pas le trauma en tant que tel, déjà elles l'habillent. Le gain thérapeutique obtenu *via* la remémoration ne met pas Lucy R. à l'abri de nouvelles réminiscences, de nouvelles réactivations du trauma « corps étranger ». Freud, fait de la réminiscence le premier nom du symptôme hystérique, premier aperçu de la fonction du symptôme comme nouant les trois registres *I*, *R* et *S*.

---

<sup>40</sup> Miller J.-A., « Forclusion généralisée », extrait de la leçon du 27 mai 1987 du cours « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p. 131-135.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 134-135.

<sup>42</sup> Freud S., Breuer J., *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, Communication préliminaire, p. 5. Miss Lucy R..., note 1. Freud écrit : « Je n'ai jamais disposé d'une autre et meilleure description de cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir », p. 91.

<sup>43</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, texte établi par J.-A. Miller.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>45</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 131.

<sup>46</sup> Gayard S., « Réminiscence », texte d'orientation des Journées 50 de l'ECF, septembre 2020.

## **La fixation « perverse » du désir**

« Les voies perverses du désir » est le titre que Jacques-Alain Miller donne à la seconde partie du Séminaire IV sur la relation d'objet. Freud pose dans son texte de 1923 « L'organisation génitale infantile » le primat de l'assomption phallique pour les deux sexes. C'est un point fixe. « Rien ne s'articule et ne s'échafaude dans l'expérience, rien ne s'instaure comme conflit proprement analysable, si ce n'est à partir du moment où le sujet entre dans un ordre symbolique, chaîne symbolique. Cet ordre préexiste à tout ce qui arrive au sujet, événements, satisfactions, déceptions, donc son vécu. Il l'ordonne, l'articule, ce qui le rend analysable.

Dans « La contribution à l'étude des perversions sexuelles » Freud centre son étude sur six cas d'obsessionnels, quatre femmes et deux hommes. Il retrouve, à partir du déroulement de l'analyse du fantasme chez chacun, plusieurs étapes qui se scandent sous la pression analytique dans l'histoire du sujet. « Mon père bat un enfant qui est l'enfant que je hais », puis « Moi, je suis battu par mon père », très fugitive, donc reconstruite ; enfin « On bat un enfant » où le *on* indique une déssubjectivation radicale : le sujet n'est plus là que réduit à l'état de spectateur ou simplement d'œil. Il y a une réduction symbolique qui a progressivement éliminé toute la structure subjective (ou intersubjective) de la situation.

Lacan dit qu'avec le fantasme, nous nous retrouvons devant quelque chose du même ordre, qui fixe, réduit à l'état d'instantané, le cours de la mémoire en l'arrêtant en ce point qui s'appelle le souvenir-écran.<sup>47</sup>

### ***Où le souvenir écran s'immobilise***

Revenons à la fixation « perverse » du désir. Dans son texte « Sur les souvenirs écrans »<sup>48</sup>, en 1989, Freud s'interroge sur le choix étrange qu'opère la mémoire entre les éléments d'une expérience vécue. Derrière le caractère apparemment anodin du souvenir se cache ordinairement une profusion insoupçonnée de significations. « Ce n'est aucunement l'expérience vécue concernée qui donne elle-même l'image mnésique, mais bien un autre élément psychique, qui est lié avec l'élément inconvenant par la voix associative de la contiguïté ». C'est un refoulement avec substitution de quelque chose de voisin.

Et Freud expose l'analyse qu'il fait d'un de ses souvenirs d'enfance, une scène de prairie pleine de fleurs jaunes. En haut de celle-ci se trouve une maison paysanne devant laquelle deux femmes bavardent avec animation. Dans la prairie jouent trois enfants : lui-même, son cousin et sa cousine. Celle-ci cueille le plus joli bouquet de fleurs jaunes ; nous les lui arrachons. Elle pleure et une paysanne la console en lui donnant un gros morceau de pain noir. Nous jetons le bouquet et réclamons du pain à notre tour. La paysanne le coupe avec un grand couteau. Le goût de ce pain est absolument délicieux.

Quelque chose ne va pas, le jaune des fleurs et le goût du pain sont outrés, comme dans une hallucination. Ce souvenir se réveille quand il a 17 ans à l'occasion de ses premières vacances à la campagne. Il est alors tombé amoureux en secret de la fille de leurs hôtes, eux-mêmes en

---

<sup>47</sup> « La relation... », *op.cit.*, p. 113-114.

<sup>48</sup> Freud S., « Sur les souvenirs écran », *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1973, p. 117.

vacances ; elle porte un vêtement jaune. Trois ans plus tard, chez son oncle, il revoie son cousin et sa cousine. Très absorbé par les études, il ne tombe pas amoureux. Mais son père et son oncle ont le projet de les marier ensemble et qu'il laisse tomber ses études abscondes. Plus tard, jeune savant, mais en difficulté professionnelle, Freud pense que son père avait voulu son bien en cherchant par ce projet de mariage à dédommager le préjudice que la faillite industrielle du travail de son père avait causé à son fils quand il avait trois ans. Si seulement il n'y avait pas eu cette faillite, il serait resté dans son pays natal et aurait plus tard épousé la jeune fille. Néanmoins il faut ajouter que ce souvenir est lui-même falsifié, tendancieux, car forgé à partir du matériau de traces mnésiques, restant inconnu dans sa forme originaire ; il sert au refoulement et à la substitution d'impressions choquantes ou désagréables.

Le souvenir-écran n'est donc pas simplement un instantané, c'est une interruption de l'histoire, un moment où elle s'arrête, se fige, et où, du même coup, elle indique la poursuite de son mouvement au-delà du voile. Autrement dit, le souvenir-écran est relié à l'histoire par toute une chaîne, il est un arrêt dans cette chaîne., et c'est en cela qu'il est métonymique. En s'arrêtant là, la chaîne indique sa suite désormais voilée, sa suite absente, à savoir le refoulement.

### ***Où l'image fascinante du fétiche se statufie***

Dans « Le fétichisme »<sup>49</sup>, en 1927, Freud présente le cas du jeune homme au brillant sur le nez. Sa satisfaction sexuelle exigeait un certain brillant sur le nez, en allemand *Glanz auf der Nase*. L'analyse montra qu'il le devait au fait que ses premières années anglophones avaient déplacé dans un regard sur le nez (*a glance at the nose* et non pas *shine on the nose* dans la langue oubliée de l'enfance du sujet) la curiosité brûlante qui l'attachait au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié.

Freud écrit : « Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer. »<sup>50</sup> Le mécanisme est le déni, *Verleugnung*.

*« L'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut...Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace, il épargne aussi au fétichiste de devenir homosexuel en prêtant à la femme ce caractère par lequel elle devient supportable en tant qu'objet sexuel...On devrait s'attendre à ce que comme substitut du phallus qui manque à la femme, on choisisse des objets ou des organes qui représentent aussi des symboles du pénis. Ce peut être assez souvent le cas, mais ce n'est en tout cas pas décisif. Dans l'instauration d'un fétiche, il semble que l'on a affaire à un processus qui rappelle la halte du souvenir dans l'amnésie traumatique. Ici aussi l'intérêt demeure comme laissé en chemin ; la dernière impression de l'inquiétant, du traumatisant en quelque sorte sera retenu comme fétiche. »<sup>51</sup>*

---

<sup>49</sup> Freud S., « Le fétichisme », in *La vie sexuelle*, Puf 1969, p. 133.

<sup>50</sup> *Ibid*, p. 134.

<sup>51</sup> *Ibid*, p. 135.

Lorsqu'il s'agit cliniquement d'une structure perverse comme telle, avec élévation d'un fétiche comme un monument, il y a valorisation de l'image. L'enfant s'arrête dans son observation au bord de la robe de sa mère qui tombe jusqu'aux chevilles, là où on rencontre la chaussure. La chaussure prend alors la fonction de substitut de ce qui n'est pas vu, mais qui est articulé comme étant pour le sujet ce que la mère possède, à savoir le phallus, imaginaire sans doute, mais essentiel à sa fondation symbolique comme mère phallique.

Pour revenir au symptôme, le symptôme au sens analytique veut dire symptôme analysable en tant qu'articulé à la chaîne signifiante. La névrose est une question et une réponse à la fois. Mais une réponse qui se met en travers de la route du sujet.

Lacan peut ainsi écrire : « *C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur avaient prêté leur voix.* »<sup>52</sup>

### **La phobie de Hans**

Lacan s'appuie sur la phobie du petit Hans, que Freud a publié en 1909.<sup>53</sup> La phobie est une question très différente de celle du fétichisme, « *c'est un autre mode de solution du difficile problème introduit par les relations de l'enfant et de la mère. Pour qu'il y ait les trois termes du trio, il faut un espace clos, une organisation du monde symbolique qui s'appelle le père. La phobie constitue un appel à la rescousse, l'appel à un élément symbolique singulier. En quoi consiste sa singularité ? Disons que c'est d'apparaître toujours comme extrêmement symbolique, c'est-à-dire extrêmement éloigné de l'imaginaire. Au moment où il est appelé au secours pour maintenir la solidarité essentielle menacée par la béance qu'introduit l'apparition du phallus entre la mère et l'enfant, l'élément qui intervient dans la phobie a un caractère véritablement mythique.* »<sup>54</sup>

Hans se trouve dans la nécessité de réviser ce qui a été jusque-là son mode de rapport au monde maternel. Que désire la mère quand elle désire autre chose que moi, l'enfant ? Cela ne tient plus. La fonction du mythe va s'inscrire là, comme une tentative d'articuler la solution d'un problème. « Il s'agit de passer d'un certain mode d'explication de la relation-au-monde du sujet ou de la société en question, à un autre ; la transformation étant nécessitée par l'apparition d'éléments différents, nouveaux, qui viennent en contradiction avec la première formulation. Il exige en quelque sorte un passage qui est comme tel impossible, qui est une impasse. Voilà ce qui donne sa structure au mythe<sup>55</sup> ». Hans est laissé seul devant l'énigme soudain actualisée de son sexe et de son existence du fait du surgissement de l'érection comme un corps étranger.

C'est donc à ce moment critique que survient le rêve d'angoisse, et quelques jours après, la phobie. Le signifiant *cheval* est apporté, qui va jouer un rôle polarisant, cristallisant. Sa fonction est de refondre de façon nouvelle le réel.

---

<sup>52</sup> « L'instance... », *op.cit.*, p. 518.

<sup>53</sup> Freud S. « Le petit Hans », in *Cinq psychanalyse*, Puf 1973.

<sup>54</sup> « La relation... », *op.cit.*, p. 58.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 293.

Freud rapporte ce qu'il a dit au petit Hans, et ce que ce dernier va rapporter ensuite à son père, un jour où, pendant le traitement, le père et le fils sont venus le voir à sa consultation. Celle-ci fut courte. Le père évoqua que la peur des chevaux n'avait pas diminué. Freud apprend alors certains détails : Hans était particulièrement gêné par ce que les chevaux ont devant les yeux et par le noir qu'ils ont autour de la bouche. Freud écrit : « *Je lui révélai alors qu'il avait peur de son père justement parce qu'il aimait sa mère. Il devait en effet penser que son père lui en voulait de cela, mais ce n'était pas vrai, son père l'aimait tout de même, il pouvait sans aucune crainte tout lui avouer. Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père... En revenant de chez moi Hans demande à son père : "Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu, pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance ?".* »<sup>56</sup>.

Hans en effet développait, sous la direction de Freud et de son père qui est son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants.<sup>57</sup>

Reprenons le texte de Lacan, qui à nouveau élargit son élaboration : « (Cette) opération où se démontre que même au niveau individuel, la solution de l'impossible est apportée à l'homme par l'exhaustion de toutes les formes possibles d'impossibilités rencontrées dans la mise en équation signifiante de la solution. »<sup>58</sup> Nous pouvons évoquer la démonstration qu'un AE, au terme de son parcours analytique, dans le cadre de la procédure de la passe, peut faire de l'impossible du rapport sexuel.

### **La fonction de transfert du signifiant**

Le signifiant cheval servira de support à *toute la série des transferts*, c'est-à-dire au remaniement du signifié selon toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants. Le processus typique de la métonymie, c'est le passage du poids du sens, ou plus exactement de l'interrogation que comporte le présent propos, d'un point de la ligne textuelle au point qui suit.

Dans son Séminaire IV, Lacan dit « Le signifiant du cheval inclus dans la phobie, dont la fonction est celle d'un cristal dans une solution sursaturée. C'est en effet autour de ce signifiant que vient s'épanouir, en une sorte d'immense arborescence, le développement mythique en quoi consiste l'histoire du petit Hans. »<sup>59</sup> Dans un article, *C.S.T.*<sup>60</sup>, soit Clinique Sous Transfert, Jacques-Alain Miller emprunte à Lacan cette référence à la cristallographie : « Le terme d'*Urverdrängung* ou transfert, donnera plus tard son nom au ressort opérant du lien intersubjectif entre l'analysé et l'analyste<sup>61</sup> ».

---

<sup>56</sup> Freud S. *Cinq psychanalyses*, « Le petit Hans », p. 119-120, Puf 1954

<sup>57</sup> « L'instance... », *op.cit.*, p. 519.

<sup>58</sup> *Ibid*, p. 520.

<sup>59</sup> « La relation... » *op.cit.*, p. 337.

<sup>60</sup> Miller J. A., « C. S. T. », *Ornicar?* n° 29, 1984, p. 146-147.

<sup>61</sup> « L'instance... » *op.cit.*, p. 522.

Lacan généralise ce travail du signifiant en psychanalyse : « Que la phobie se développe comme elle le fait, que l'analyse produise une telle prolifération mythique, nous indique, à la façon dont le pathologique révèle le normal, la complexité du phénomène en jeu quand il s'agit pour l'enfant d'intégrer le réel de sa génitalité, et souligne le caractère fondamentalement symbolique de ce moment de passage. »<sup>62</sup>

### Déranger la défense

Cet être pose sa question avec le sujet, comme on pose un problème avec une plume, nous l'avons indiqué plus haut. Le sujet est excentré par rapport au moi. Le moi, si on se réfère au schéma  $\mathcal{L}$ , est situé sur l'axe imaginaire dans un rapport en miroir avec l'objet, il est facteur de méconnaissance. Il est support de la jouissance et s'oppose à l'axe symbolique  $S - A$ , qui est l'axe sur lequel le sujet peut accéder au lieu de sa détermination signifiante : « Car ce moi distingué d'abord pour les inerties imaginaires qu'il concentre contre le message de l'inconscient, n'opère qu'à couvrir ce déplacement qu'est le sujet, d'une résistance essentielle au discours comme tel. »<sup>63</sup>

Que veulent en savoir les psychanalystes ? : « À une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel (réalité). La vérité on la refoule. »<sup>64</sup>

Concluons avec Lacan : « C'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme, qui a provoqué d'abord la résistance à l'analyse. Et non pas comme on le dit la promotion de la sexualité dans l'homme. »<sup>65</sup>

Le texte de Lacan tranche avec le contexte d'une psychanalyse bien-pensante, l'Ego-psychologie, dont, dit-il, le poème sociologique du moi autonome est le couronnement d'un remodelage en cours.

Bernard Porcheret

---

<sup>62</sup> *Ibid*, p. 301.

<sup>63</sup> "L'instance...", *op.cit.*, p. 520.

<sup>64</sup> *Ibid*, p. 521.

<sup>65</sup> *Ibid*, p. 522.